

du fils aîné de feu notre bien aimé maître Henri, d'Othon que sa mère veut dépouiller du trône, au profit d'un frère plus jeune que lui.

— Les affaires d'Othon vont mal ! dit le moine d'un ton grave. Il a été battu, il y a peu de jours, par son rival ; son armée est désorganisée ; on dit qu'il est lui-même en fuite.

— Quelles tristes nouvelles !... Ah ! que ne suis-je un puissant seigneur ! que n'ai-je un château à lui offrir !

— Tu l'aimes donc bien ton empereur ?

— De toute mon âme.

— S'il venait te demander l'hospitalité ?...

— Oh ! je n'aurai pas ce bonheur !

Le moine se dressa de toute sa hauteur ; sa belle physionomie prit un air de majesté royale :

— Jeune homme, dit-il, je suis ton empereur !

Et, ce disant, il rejetait son manteau, ouvrait sa robe de bure, montrant aux yeux stupéfaits de Berthold un costume militaire d'une rare beauté.

Berthold s'était incliné ; il n'osait parler.

L'empereur le rassura.

— Majesté, dit enfin Berthold, c'est Dieu qui vous envoie ! Ah ! bénie soit sa bonté ! Quelle joie pour moi d'offrir un abri à mon auguste maître dans son malheur ! Mais, consolez-vous, ô mon royal seigneur, Dieu vous éprouve, il ne vous abandonnera pas.

— Je l'espère. Si seulement je pouvais reformer une armée ! Hélas ! ma mère m'a tout enlevé ; je n'ai rien à offrir à ceux qui viendront se ranger sous mon étendard.

— L'impératrice est cruelle ! Comme une mère peut-elle ainsi traiter son fils ?

— Silence, mon ami ; ne dis pas de mal de ma mère. Non, non ! quoi que nos parents nous fassent, excusons les, c'est le précepte divin.

Lorsque Berthold eut préparé le modeste repas qu'il destinait à son souverain :

— Daignez, Sire, lui dit-il, vous asseoir à cette table, indigne de vous.

C'est la table d'un fidèle sujet ; j'aime à m'y voir.

— Sire, permettez que j'invite mes parents à venir vous saluer.

— Pas ce soir ; demain quand je partirai.

Cependant l'empereur s'était mis à table. Berthold le servait ; il paraissait préoccupé.

— Est-ce que je me trompe, mon ami ? dit Othon. Il me semble que tu voudrais me dire quelque chose encore ; mais tu n'oses ?

— Vous lisez au fond de mon âme, Sire. Oui, j'ai un secret à vous confier. Mais, si vous le permettez, je différerai pour parler jusqu'à demain matin.